

et non un nom propre, et que la lettre était adressée à un M. Auguste exerçant la profession de chimiste, et non à M. Auguste Chemit.

—Voilà une méprise providentielle, s'écria M. Ducheylard ; qui sait ce que cette lettre va nous révéler ?

Il prit la lettre que lui tendait le buraliste, la décacheta, puis la parcourut d'un regard avide.

—Allons, dit-il, frémissant de joie, mon pressentiment ne m'avait pas trompé.

Il lut à haute voix la fin de la lettre :

« Tu marqueras pas ton centre, je le sais, je n'ai pas besoin que tu le marques. Bien le bonjour aux amis... La femme Félix fait bien des compliments à son mari, ainsi qu'aux amis. J'embrasse bien mon mari ; le bonjour aux amis.»

—Ton centre, dit vivement l'agent, est un terme d'argot.

—Justement, dit le commissaire, preuve que cette lettre est écrite à un voleur de profession par sa compagne.

Puis montrant le timbre de la poste :

—Et voici un renseignement plus précieux encore, le nom de la ville où est réunie toute la bande, où les assassins du malheureux Péchard sont allés rejoindre leurs femmes, ou plus probablement leurs concubines, et cette ville, c'est Tours.

Le brigadier examina l'adresse.

—Oui, dit-il, c'est bien cela : Tours ! le timbre est heureusement très distinct.

Il ajouta d'un air radieux :

—Et maintenant que le repaire nous est connu, nous les tenons.

—Ou, du moins, il ne s'en faut guère.

M. Ducheylard écrivit aussitôt à Paris pour y faire connaître les résultats qu'il avait obtenus et demander des instructions.

La réponse de la préfecture ne se fit pas attendre.

Elle contenait, avec tous les éloges que méritaient le zèle et l'intelligence déployés par lui dans cette affaire, l'ordre à M. Ducheylard de partir immédiatement pour Tours, pour y achever ce qu'il avait si bien commencé.

Il partait le lendemain matin, laissant le brigadier Mélin à Paris, et arrivait le soir à Tours, où, sans le soupçonner et par un hasard miraculeux, il sauvait la vie de deux femmes des son apparition dans la ville.

Une heure après, il s'était mis en relation avec M. Mitaine, le commissaire central de Tours.

Quand il eut communiqué, dans les plus petits détails, les démarches qu'il avait faites et tous les renseignements qu'il avait pu recueillir, M. Mitaine lui dit après un moment de réflexion :

—Je crois comme vous que les trois noms inscrits chez les logeurs de Caen sont faux ; les individus équivoques qui habitent Tours me sont plus ou moins connus pour avoir passé une ou plusieurs fois sous mes yeux dans les rapports de mes agents, et je ne me rappelle pas avoir vu un de ces noms-là.

—Pour que ces hommes soient partis de Tours pour aller exercer leur industrie à Caen, c'est-à-dire à cent vingt lieues de leur résidence habituelle, fit observer M. Ducheylard, il faut qu'ils aient là, et certainement dans bien d'autres villes, des indicateurs qui les appellent quand ils ont trouvé et préparé une affaire. Dans cette hypothèse, leurs intérêts seraient partout ailleurs que dans la ville où ils semblent s'être fixés, et il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'ils se conduisent ici comme d'honnêtes et paisibles bourgeois.

—Cette supposition est très vraisemblable, dit M. Mitaine ; mais heureusement ces hommes ont des concubines, et celles-ci ont des instincts de légèreté, de coquetterie et de libertinage qui les font remarquer et finissent toujours par déjouer les prudentes combinaisons de leurs compagnons de débauche. C'est sur les femmes que je compte pour guider mes agents et les aider à découvrir les trois individus qui, sans nul doute, se cachent sous ces trois noms de Graaft, Chabrie et Chemit.

—Oui, ces trois noms doivent être faux, reprit M. Ducheylard après un moment de réflexion ; mais remarquez que ce sont trois noms allemands.

Or, les quatre personnes qui m'ont fourni le signalement du prétendu Chemit s'accordent à reconnaître que cet individu a un accent alsacien ou allemand très prononcé, c'est pourquoi je vous prierai de rechercher sur vos registres les noms allemands qui vous seraient signalés par vos agents.

—J'ai ici un homme qui m'évitera cette peine.

Il sonna trois fois.

Un individu d'une trentaine d'années entra presque aussitôt. Il était petit, mince, souple dans ses mouvements et doué d'une physionomie intelligente et décidée.

—Dites-moi, Brizard, lui dit M. Mitaine, connaissez-vous beaucoup d'Allemands dans la ville ?

—Quelques-uns, monsieur le commissaire.

—Quelles sont leurs allures ?

—Pas franches.

—Connaissez-vous parmi eux les noms de Graaft, Chabrie et Chemit ?

—Je n'ai jamais entendu parler de ça.

—Quels sont ceux dont la vie vous a paru particulièrement équivoque ?

—Bloch et Kaiser.

—Ces hommes sont mariés ?

—Oui et non, c'est-à-dire pas à perpétuité.

L'agent Brizard y arrivait presque en même temps que lui.

—Eh bien, demanda à ce dernier le commissaire de Tours, qu'avez-vous à nous apprendre ?

—Rien encre, répondit l'agent ; j'ai interrogé les voisins de Bloch et de Kaiser sur les trois individus qui les fréquentaient assidûment il y a deux mois ; on n'a pas su, ou on a fait semblant de ne pas savoir ce que je voulais dire,

—La peur a empêché ces gens de parler, peut-être ?

—C'est ce que j'ai pu comprendre.

—Est-ce tout ?

—Je me suis rendu ensuite dans un café dont la clientèle se compose presque exclusivement de juifs et d'Allemands, et où je me rappelais avoir vu souvent Bloch et son inséparable Kaiser.

—Et là ?

—Mêmes réticences de la part du maître de l'établissement, qui m'affirma n'avoir jamais vu en compagnie de M. Bloch les trois individus dont je lui donnais le signalement.

—Naturellement, cet homme est tout dévoué à ses clients.

—Toujours.

—Et vous êtes certain que ces trois individus avaient de fréquentes relations avec Bloch et Kaiser ?

—Je les ai vus dix fois ensemble, l'un d'eux a le type juif comme Bloch.

—Un fait remarquable, dit M. Ducheylard : la plupart de ces hommes sont juifs ; or, la dernière lettre adressée à Chemit à Caen est écrite en hébreu.

—Je ne vois qu'un parti à prendre, dit M. Ducheylard, c'est de nous rendre chez Bloch.

—Oui, c'est le moyen de savoir si nous sommes sur la vraie voie ou si nos suppositions sont fausses, ce qui pourrait bien arriver malgré toutes les vraisemblances, dont la moitié peut-être est fournie par notre imagination.

Les deux commissaires sortirent aussitôt et se dirigèrent vers la demeure de Bloch, guidés par Brizard.

Celui-ci logeait dans une auberge de très-médiocre apparence.

Brizard apprit au commissaire que Bloch et Kaiser vivaient là en commun avec leurs concubines.

—Il serait imprudent de parler au patron de de l'établissement, qui pourrait prévenir ses locataires par un signal, fit observer M. Mitaine ; Brizard va nous précéder et nous conduire directement au logement de cet homme, qui, pris à l'improviste, va peut-être se trahir.

Brizard, qui avait pris d'avance ses informations, entra brusquement dans l'auberge et se mit à gravir l'escalier qui donnait dans la cuisine.

Arrivé au premier étage, il allait frapper à une porte, quand il s'aperçut qu'elle était entr'ouverte.